

# LE PAYS DE FRANCE



Organe des  
ETATS  
GÉNÉRAUX  
DU  
TOURISME

Édité par  
**Le Matin**  
2, 4, 6  
boulevard Poissonnière  
PARIS

*G. Lyautoy*  
MINISTRE DE LA GUERRE

Abonnement pour la France 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger...20 Frs



## DANS LA REGION DE VERDUN



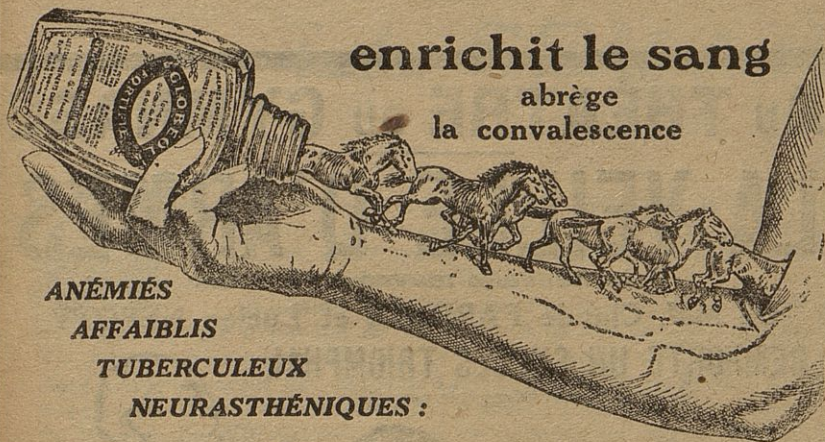
*L'artillerie allemande a eu pendant longtemps ce paysage devasté comme objectif ; ses tirs de barrage détruisirent des fermes, des maisons, dont on voit des débris le long de la route qui traverse la zone occupée par nos troupes : l'ennemi voulait à tout prix interdire cette voie de communication à nos convois de ravitaillement ; ce fut en pure perte, car nos automobiles ont pu passer malgré la rafale et apporter à nos braves les vivres et les munitions nécessaires.*



*Ce village, si heureux et si calme avant l'effroyable tourmente, a été lui aussi pris sous le tir de l'artillerie ennemie ; il n'a cependant pas été complètement rasé. Il est vrai que ce qu'il en reste n'est guère habitable ; l'explosion des obus en trouant les murailles, en crevant les toits, a projeté de tous côtés les solives et les meubles qui garnissaient les maisons.*



# Globéol



enrichit le sang  
abrège  
la convalescence

ANÉMIÉS  
AFFAIBLIS  
TUBERCULEUX  
NEURASTHÉNIQUES :

## GLOBÉOLISEZ-VOUS

Le Globéol est le plus puissant régénérateur du sang. Extrait du sang vivant provenant de jeunes chevaux vigoureux, sains et reposés, il augmente le nombre des globules rouges et leur richesse en hémoglobine, en métaux et en ferments. Sous son action, l'appétit renaît aussitôt et les couleurs reparaissent. Le Globéol rend le sommeil et restaure très vite les forces. Un sang riche et généreux circule bientôt dans tout le corps et rétablit les organes malades et anémiés.

Le Globéol cicatrise les lésions pulmonaires et constitue un tonique énergique pour les nerfs. Les épuisés, les neurasthéniques sont guéris radicalement par la cure de Globéol.

### L'OPINION MÉDICALE :

« Il est certain que le Globéol permet d'obtenir d'un sang plus riche une oxydation plus active des tissus qui ne contribue pas peu à rétablir l'organisme. »

« De fait, la neurasthénie ne résiste pas au Globéol, et j'ai vu de nombreux cas de guérisons rapides et sans récidives. »

D<sup>r</sup> RAGAINÉ.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris. Le flacon franco, 6 fr. 50 ; la cure intégrale de l'anémie (4 flacons), franco 24 fr.

# JUBOL

nettoie la langue  
seule médication rationnelle de l'intestin

## JUBOL

Éponge et nettoie l'intestin.  
Évite l'Appendicite et l'Entérite.  
Guérit les Hémorroïdes  
Empêche l'excès d'embonpoint.

## Constipation

Entérite  
Glaires  
Clous  
Vertiges



Hors Concours  
San Francisco  
1915.

## JUBOL

nettoie le tube digestif dont la langue est le miroir, le périscope. Elle reflète bientôt un état de propreté parfaite de l'intestin, indispensable à la bonne santé. Même ceux qui ne sont pas constipés doivent se nettoyer fréquemment l'intestin et se juboliser.

### L'OPINION MÉDICALE :

« En fin de compte, le produit désigné sous le nom du Jubol constitue un ensemble fort bien équilibré d'agents actifs dans la thérapeutique intestinale. Avec lui, on lutte efficacement contre la constipation chronique, on rééquilibre l'intestin, on améliore la digestion, on prévient le développement de l'entérocolite. Voilà certes un bon bilan et de quoi fixer l'attention des médecins et des malades sur un médicament qui, depuis plusieurs années déjà, a fourni les preuves d'une réelle efficacité. »

Etab<sup>l</sup> Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, et t<sup>tes</sup> pharmacies. La boîte franco 5 fr. Envoi sur le front.

D<sup>r</sup> JEAN SALOMON  
de la faculté de Médecine de Paris.

# PAGÉOL

énergique antiseptique urinaire

Cystites  
Pyuries  
Filaments  
Écoulements  
Rétrécissements



Guérit vite et radicalement.  
Supprime les douleurs de la miction.  
Évite toute complication.

### L'OPINION MÉDICALE :

« Il est un médicament dont l'action sur les microbes qui encombrant les voies urinaires menacées ne saurait être mise en doute, parce qu'elle est décisive, un médicament auquel le gonocoque lui-même ne résiste pas : c'est le Pagéol. Son action principale est due à un sel récemment découvert, le balifostan, qui est un bicamphocinnamate de santalol et de dioxybenzol dont les propriétés thérapeutiques ont été bien étudiées, et qui réunit, en les complétant, toutes les qualités de ses composants sans en avoir les inconvénients. »

D<sup>r</sup> MARY MERCIER,  
de la Faculté de médecine de Paris  
Ex-directeur  
de Laboratoire d'hygiène.

La découverte du Pagéol a fait l'objet d'une communication à l'Académie de Médecine de Paris du Professeur Lis-sabatie, médecin principal de la marine, ancien professeur des Ecoles de médecine navales.

« Nous avons eu l'occasion d'étudier le Pagéol et les résultats toujours excellents, et parfois étonnants, que nous avons obtenus nous permettent d'en affirmer l'efficacité absolue et constante. »

Etablissements Chatelain, 2, rue Valenciennes, (Paris 10<sup>e</sup>), et t<sup>tes</sup> pharmacies. Prix : la grande boîte (envoi franco et discret), 10 francs. — La demi-boîte, 6 fr. — Envoi franco sur le front.



FILUDINE  
DIABÈTE

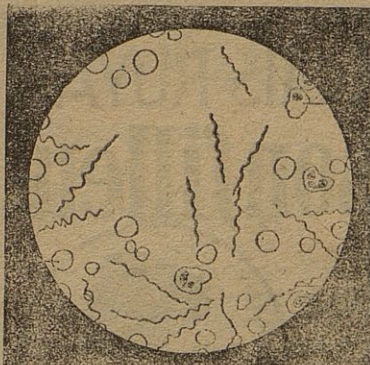
MALARIA, JAUNISSE,  
PALUDISME, MALADIE DE FOIE

RENSEIGNEMENTS GRATIS & FRANCO

Laborat. de l'Urodonal, 2, r. de Valenciennes, Paris. F<sup>o</sup> 10 fr.

# VAMIANINE

Tabes. Avarie. Maladies de la Peau



Nouveau produit scientifique  
non toxique, à base de métaux  
précieux et de plantes spéciales.

Psoriasis  
Eczéma  
Ulcères  
Acné

Toutes les pharmacies et 2, rue de Valenciennes, Paris, franco 10 francs. Il sera remis à tout acheteur la brochure MÉDICAMENT PAR LA VAMIANINE, par le docteur de Lézinier, docteur ès sciences, médecin des hôpitaux de Marseille.

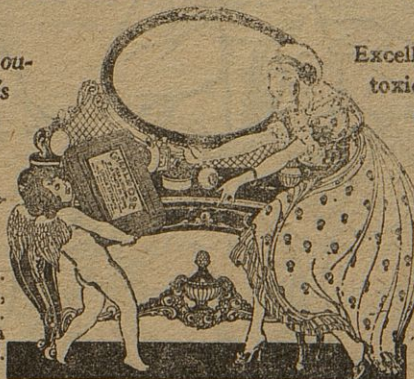
# GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

Exigez la forme nouvelle en comprimés très rationnelle et très pratique.

Communication à l'Académie de Médecine  
(14 octobre 1913).

Etab<sup>l</sup> Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La boîte, f<sup>o</sup>, 4 fr. ; la demi-boîte f<sup>o</sup>, 5 fr. 50.



Excellent produit non toxique, décongestionnant, antileucorrhéique, résolutif et cicatrisant. Odeur très agréable. Usage continu très économique. Assure un bien-être réel.

Voilà la boîte de GYRALDOSE indispensable à toute femme soucieuse de son hygiène.



# LES GRANDS SUCCÈS PARISIENS

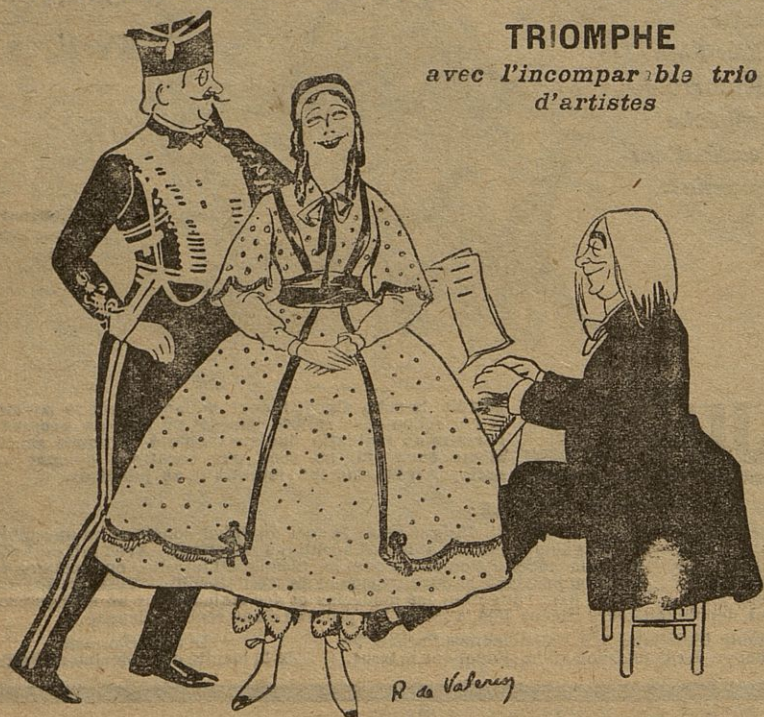
**NOUVEL AMBIGU**

## MAM'ZELLE NITOUCHE

LA CÉLÈBRE OPÉRETTE DE HENRI MEILH C ET ALBERT MILLAUD — MUSIQUE D'HERVÉ

**TRIOMPHE**

avec l'incomparable trio  
d'artistes



GASTON DUBOSC

JANE PIERLY

ALBERT BRASSEUR

**AU THÉÂTRE DU GYMNASÉ**

## LA VEILLE D'ARMES

La nouvelle œuvre en 5 actes

De MM. Claude FARRÈRE et Lucien NÉPOTY

**REMPORTE UN SUCCÈS TRIOMPHAL**

Admirablement interprétée par



MADELEINE LÉLY

HARRY-BAUR

CANDÉ

MARQUET — Maurice VARNY et HENRY BURGUET

En raison de la longueur du spectacle et de l'importance de la mise en scène,  
on commence à huit heures précises.

## AU THÉÂTRE DU PALAIS ROYAL Madame et son filleul



OBTIENT  
UN IMMENSE  
SUCCÈS



PALAU

Bouet

Charles LAMY

LE GALLO

Prime offerte aux lecteurs du PAYS DE FRANCE

### Détachez ce Bon

Avec lequel vous ne paierez que **0 fr. 60** (plus la taxe de guerre) POUR VISITER

## Les VISIONS de GUERRE

Rue Edouard-VII - Boulevard des Capucines

PANORAMAS DES BATAILLES (LA MARNE, L'YSER, TAHURE, VERDUN, etc.)

LE COMBAT NAVAL (DESTRUCTION DU BLUCHER)

LE MUSÉE DES ENGINS DU FRONT

LA TRANCHÉE EN PREMIÈRE LIGNE

OUVERT tous les jours de 2 heures à 6 h. 1/2  
Dimanches et fêtes de 2 heures à 10 heures du soir



# LE PAYS DE FRANCE

## LA SEMAINE MILITAIRE

Du 18 au 25 Janvier

**U**NE grande activité, qui ne s'est manifestée qu'en de petites affaires, n'a cessé de régner sur tout le front. Nos alliés annoncent, le 18, qu'ils ont réalisé de nouveaux progrès au nord de Beaucourt-sur-Ancre.

A la suite de leur coup de main de la veille contre la cité de Calonne, une explosion de mine leur a donné d'excellents résultats. On donne ce nom à un coron, ou cité ouvrière, voisin d'une fosse qui appartient à la Compagnie des mines de Liévin. La région est célèbre par la victoire que le Grand Condé remporta à Lens en 1648 et qui amena la paix de Westphalie. Elle est — ou était — couverte de côrons dépendant des mines d'alentour. Les Allemands ont transformé en forteresses chacune de ces cités ouvrières, et ont multiplié partout les systèmes de tranchées. Le communiqué britannique contient un nom qui jusqu'à présent figurait dans les nôtres : Saily-Saillisel, maintenant occupé par nos alliés, a été fortement bombardé par les Boches.

Le 19 et le 20, affaires entre patrouilles et travail d'artillerie dans tous les secteurs.

Le 21, les Anglais font subir de grosses pertes aux Allemands dans un coup de main contre leurs tranchées au sud-est de Loos ; en outre, ils en ramènent des prisonniers. Une opération analogue leur réussit au nord de Neuve-Chapelle. L'artillerie ennemie montre une activité intermittente sur toute la ligne, sans parler du secteur d'Ypres, dans les régions de Rancourt, Beaucourt et Serre. Une grande activité s'y manifeste. C'est une région assez accidentée, dont les positions élevées sont trop utiles à qui les possède pour ne lui être pas vivement disputées.

Le 22, ce sont les Allemands qui cherchent à pénétrer dans les lignes adverses : au nord d'Arras et au nord-est du bois de Ploegsteert ; ils échouent dans ces deux tentatives, pendant que les patrouilles anglaises leur font sur différents points bon nombre de prisonniers.

Le 23, les Allemands essuient de nouveaux échecs en cherchant à recommencer leurs raids en deux endroits, entre Armentières et Ploegsteert ; ils subissent des pertes sévères. Quant à nos alliés, ils exécutent avec succès un coup de main au nord-est de Neuville-Saint-Vaast. Ces raids leur réussissent toujours.

Sur le front français a continué à régner ce que l'on pourrait appeler un calme agité ; de nouveau se sont produits, un peu partout, de ces coups de main trop espacés pour avoir entre eux aucune liaison, et par lesquels l'ennemi ne peut chercher qu'à se renseigner sur l'état de nos lignes. Nous aussi, nous avons fréquemment lancé des partis contre les tranchées boches, et dans cette petite guerre nous avons généralement eu le dessus.

Du 18 au 23, il n'est question de la Somme que pour enregistrer la dispersion par nos batteries de troupes en mouvement dans la région de Mont-Saint-Quentin. Le 20 est marqué par des actions courtes mais violentes d'artillerie au sud de Lassigny, région du Plessis-de-Roye. Le bombardement supporté par cette partie de notre front, à l'endroit même où se joignent les lignes horizontale et verticale qui le limitent, préparait visiblement une grosse attaque. Mais il n'y fut déclenché contre nos postes qu'un coup de main, qui échoua. Nos troupes, le même jour, furent plus heureuses : au nord-ouest de Soissons elles purent pénétrer dans les lignes du secteur de Vingré et en ramener des prisonniers.

Le 21, dans la région de Lassigny, nouvel échec pour les Allemands qui tentaient de nous surprendre vers Canny-sur-Matz.

Nous avons en outre réussi de petites affaires dont nous avons pris l'initiative, le 21, au nord du Ban-de-Sapt, vers Senones. Le Ban-de-Sapt, au nord-est de Saint-Dié, n'est pas une localité, mais un territoire sur lequel s'élèvent plusieurs hameaux. Il confine à la frontière d'Alsace et est voisin de Senones, gros centre industriel que les Allemands occupent.

En Lorraine, région de Réchicourt, nos hommes ont également réussi un coup de main le 23. Enfin, nos soldats ont repoussé des agressions en divers endroits : le 18, sur les Hauts-de-Meuse, au bois des Chevaliers, où l'attaque avait été précédée d'un bombardement de trois heures ; le 20, au sud-ouest d'Altkirch ; le 22, au bois des Caurières. Un peu partout, il y eut des rencontres de patrouilles. Ce qui domine au cours de cette période, c'est l'action presque ininterrompue de l'artillerie contre nos positions de la Meuse. Ces bombardements ne nous empêchent pas de les consolider.

La marine allemande a cherché à sortir du rôle passif auquel la condamne la faction étroite exercée par les flottes alliées dans la mer du Nord. Dans la nuit du 22 au 23, deux engagements se sont produits entre une escadre de surveillance et des contre-torpilleurs boches : le premier a eu lieu au large de la côte hollandaise ; une division de contre-torpilleurs ennemis, sortis de Zeebrugge, probablement afin de se soustraire au danger d'y être immobilisés par les glaces, fut surprise, se dirigeant vers le Nord, par une patrouille alliée ; le combat fut court et violent. Le deuxième engagement eut pour théâtre les accores du banc de Schouwen, au nord de l'estuaire du bras oriental de l'Escaut, et fut livré entre les forces anglaises et un autre détachement de l'escadre allemande, qui, lors de la première rencontre, s'en était séparé. Un sous-marin ennemi aurait pris part à l'une ou à l'autre de ces affaires, mais on ne sait si c'est de lui que partit la torpille qui atteignit le seul bâtiment dont nos alliés ont à déplorer la perte. Ce dernier ne fut pas coulé sur le coup ; la torpille lui tua 3 officiers et 44 hommes et lui fit des avaries telles que le reste de l'équipage l'abandonna. Il fut coulé volontairement par la flottille britannique. C'est la seule perte de la marine de nos alliés.

Les déclarations des marins allemands recueillis laissent entendre que le désastre fut complet. Des bateaux, gravement endommagés, se seraient réfugiés à Zeebrugge, à Ymuiden, où ils ont pu. Les avaries sont considérables, et les navires qui n'ont pas été détruits ont perdu une grande partie de leurs équipages. En résumé, ce n'est pas pour le résultat de ces affaires qu'on illuminera à Berlin comme on le fit pour la bataille du Jutland, qui pourtant n'avait guère été avantageuse à la marine allemande, et que l'on représenta comme une victoire.

Notre aviation a été cruellement éprouvée dans le courant de janvier.

Le plus jeune de nos as, J. Sauvage, parti le 7 en croisière, a été vu, atteint par un obus, tombant en vrille dans les lignes allemandes, et l'on ignore s'il put redresser à temps son appareil, ou s'il a été tué.

Le sous-lieutenant Delorme avait pris rang le 8 janvier parmi les as. On le surnommait « as partout » parce qu'il s'était distingué autant comme bombardier que

comme chasseur. Le 14, il trouva la mort dans un accident, au cours d'exercices à Châlons.

Enfin nous avons perdu le lieutenant Thamin dans un combat aérien contre quatre ennemis. C'est le second fils que perd ainsi, dans de glorieux faits de guerre, le commandant André Thamin, rédacteur sportif au *Matin*.

Ces tristes nouvelles sont en partie rachetées par l'annonce, le 24, de plusieurs victoires remportées par nos aviateurs, entre autres Guynemer qui, ce jour-là, a abattu son 27<sup>e</sup> boche, à Maurepas ; Heurteaux, son 17<sup>e</sup>.

## NOTRE COUVERTURE

### LE GÉNÉRAL LYAUTEY

MINISTRE DE LA GUERRE

Né à Nancy le 17 novembre 1854, entré à Saint-Cyr en 1873, d'où il sortit dans la cavalerie, capitaine en 1882, colonel en 1900, le général Lyautey a fait toute sa carrière dans les colonies, servant successivement en Algérie, au Tonkin, en Indo-Chine, à Madagascar où il fut le principal collaborateur du général Gallieni.

Brigadier en 1903, il commanda à Aïn-Sefra ; en 1907, il était promu divisionnaire à Oran. Il fut alors à la tête de la colonne expéditionnaire qui entra à Oudjda. Au Maroc, il seconda puissamment le général d'Amade ; en 1908, il y était nommé haut commissaire du gouvernement français.

Après un court séjour à Rennes à la tête du 10<sup>e</sup> corps d'armée, il revint au Maroc en 1912 au lendemain des événements de Fez ; avec beaucoup d'énergie et de méthode il rétablit l'ordre et organisa notre conquête où il fut nommé résident général.

Le général Lyautey a été élu membre de l'Académie française le 1<sup>er</sup> novembre 1912.

Le 30 septembre 1913, il était élevé à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur ; deux ans après, il recevait la médaille militaire, suprême distinction réservée aux officiers généraux.

Au remaniement ministériel qui a eu lieu le 12 décembre 1916, M. Briand lui confiait le portefeuille de la guerre.



LA MENACE ALLEMANDE CONTRE L'ITALIE



# LE SOUS-MARIN POSEUR DE MINES

*Les Allemands emploient un redoutable engin pour établir des barrages de mines devant les ports alliés*

La guerre navale, telle qu'elle a été imposée par la stratégie spéciale de l'amirauté allemande, a ménagé aux techniciens des deux mondes quantité de surprises. Au nombre des plus graves a été l'emploi des sous-marins pour la création et l'entretien de champs de mines dans les eaux territoriales de l'adversaire.

Avant l'ouverture des hostilités, les opinions, dans les milieux maritimes, étaient absolument divergentes en ce qui concernait l'utilisation pratique des sous-marins, arme neuve qui n'avait jamais figuré dans aucune guerre, n'avait jamais reçu la consécration d'une action guerrière effective, arme dont les uns prônaient à l'envi les moyens et les mérites et dont les autres, au contraire, dénigraient sans détours le caractère et l'utilisation. Il appartenait à la guerre actuelle de montrer l'efficacité de cet engin de combat ; et il appartenait aux marins allemands de le transformer en un outil de piraterie.

Mais, à de rares exceptions près, personne n'avait envisagé la possibilité de faire du sous-marin autre chose qu'un torpilleur ; les Allemands, innovant avec une évidente audace, en ont fait d'abord un artilleur, puis l'ont transformé en un pondeur de mines, en un travailleur sous-marin.

Divers inventeurs avaient envisagé le sous-marin travailleur : l'Italien Pino avait dessiné un pêcheur d'éponges ; l'Américain Lake avait réalisé un véhicule à hélices et à roues, explorateur de fonds, chercheur d'épaves et touriste sous-marin. Ces divers sous-marins étaient, dans la pensée de leurs auteurs, des engins de paix, des exploitants des richesses sous-marines. Les Allemands ont repris à leur compte ces types de navires et ont créé un travailleur sous-marin de guerre, en basant son action sur le principe suivant :

## LES BARRAGES DE MINES

Un des moyens pratiques de combattre efficacement sur mer un ennemi puissant est l'emploi des barrages de mines installés et entretenus dans les eaux territoriales de cet ennemi. Durant la guerre de 1903-1904, les Japonais ont utilisé ce procédé de guerre maritime contre les Russes avec un très grand succès pendant le siège de Port-Arthur. Mais ils mouillaient leurs mines au moyen de navires de surface, car ils étaient eux-mêmes les maîtres de la mer. Durant la guerre actuelle, dès le premier jour, ce sont les alliés qui ont eu la supériorité sur mer et qui ont contraint à la retraite dans les ports germaniques les flottes allemandes : aucun navire de surface allemand ne pourrait donc désormais venir, à longue distance de ses bases, semer de mines les accès des ports anglais et français. Or, quelques mois après la déclaration de la guerre, des champs de mines étaient découverts en maints endroits, non seulement en mer du Nord et en Manche, mais jusque dans les parages difficiles d'Ouessant et même à l'entrée de la Gironde. Ces champs furent dragués et détruits ; peu après ils existaient à nouveau et, détruits à nouveau, reparaissaient encore. Les mines sous-marines ne se reproduisant pas par génération spontanée et aucun navire de surface allemand ne circulant en ces parages, il fallait donc que des mains invisibles vinssent les placer : des sous-marins poseurs de mines effectuaient ce travail. Mais quels étaient ces sous-marins ?

Le mystère fut éclairci au printemps de 1916 lorsqu'une flottille anglaise parvint à dépister, à chasser, à cerner et à capturer le sous-marin allemand U-5.

Lorsqu'on eut tiré de l'eau cet intrus, on put, malgré l'incendie qui l'avait en partie désemparé, étudier sa construction, son mécanisme, et tout désormais s'expliqua.

## CARACTÉRISTIQUES DE L'ENGIN ALLEMAND

L'amirauté allemande a conçu, réalisé et bâti à un nombre inconnu d'exemplaires un type de navire absolument spécial et tout à fait différent de tout ce qu'on connaissait jusqu'à ce jour.

L'U-5 est tout petit, pour pouvoir passer partout sans aucune difficulté, et cette petite taille le rend d'abord extrêmement maniable, ensuite apte à se glisser jusqu'aux atterrages les plus encombrés de récifs ou de bancs de sable.

Déplaçant 190 tonnes en émergence et 210 en plongée, il mesure la longueur exigüe de 33 m. 50 ; son diamètre maximum est de 3 mètres, donnée particulièrement étroite.

Ce navire court et ramassé possède une seule machine à combustion interne et un moteur électrique actionnant une hélice unique ; cette machine est logée à l'extrême arrière dans une chambre qui mesure 2 m. 25 sur 6 m. 80 ; le moteur est du type Benz que caractérisent ses qualités particulières de silence. Quatre cellules renferment le combustible liquide.

À la suite de la machine, entre elle et le centre du navire se trouve un compartiment de 4 mètres de long destiné au logement de l'équipage, et le plancher de ce compartiment, pour économiser la place, repose sur les accumulateurs au nombre de 70. Équipage d'ailleurs tout à fait restreint, car il ne comprend que dix-sept hommes, mais malgré cet effectif minime, le logement est encore plus minime comme dimensions.

Le centre du bâtiment est occupé par le compartiment de manœuvre qui surmonte le kiosque de commandement. Là encore la place est étroitement mesurée : ce compartiment a 7 m. 20 de longueur ; il communique dans sa partie supérieure avec la tourelle en forme de cône tronqué et de silhouette assez écrasée qui sert de poste de direction. Sous le plancher de ce compartiment sont répartis, avec le souci constant de gagner de la place, les water-ballasts et la pompe qui les manœuvre, puis un compartiment contenant une quarantaine d'accumulateurs de rechange.

L'avant tout entier, c'est-à-dire un tiers du bâtiment, est exclusivement affecté aux mines : installation d'ailleurs tout à fait curieuse. Douze mines de gros calibre du type Carbonit, chacune chargée à 125 kilos d'explosifs et comportant une ancre, une chaîne et une bouée, sont placées deux par deux dans six compartiments étanches, inclinés à 25 degrés ; chaque compartiment est pourvu, à la partie inférieure, d'une porte de sortie par laquelle, à la commande d'une manette placée dans la tourelle, l'appareil tout entier, mine, chaîne, ancre, glisse à la mer. Lorsque la mine est ainsi « pondue » au point choisi, un appareil hydrostatique à jeu automatique règle instantanément la disposition de la mine à profondeur voulue entre l'ancre qui la fixe

au fond et le flotteur qui la maintient entre deux eaux.

Enfin l'extrême avant du sous-marin poseur de mines contient une logette pour l'ancre.

Un périscope unique, une antenne de télégraphie sans fil et une bouée téléphonique lumineuse sont les engins au moyen desquels le navire communique avec l'extérieur.

## UN EXEMPLE A SUIVRE

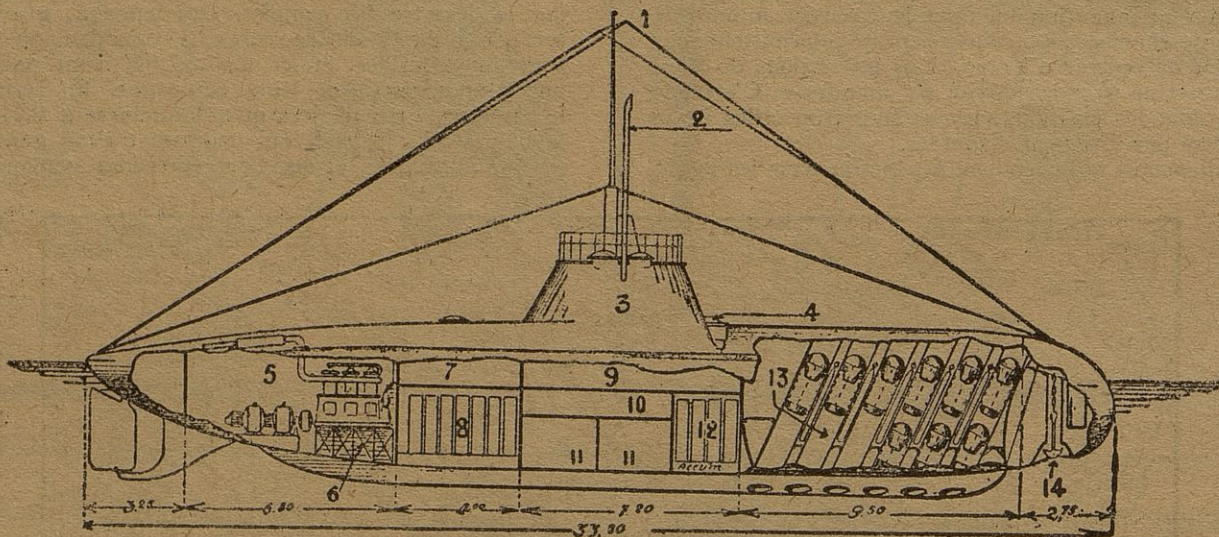
Conformément à leur habitude — habitude qui leur a valu précisément le rapide développement de leur marine — les Allemands ont construit ce type de navire en série, et par conséquent l'ont répété

d'une manière pour ainsi dire automatique à un nombre d'exemplaires d'ailleurs inconnu. C'est très évidemment un redoutable engin : sa petite taille le rend aisément transportable en chemin de fer, par conséquent permet sa mise à l'eau en n'importe quel point d'un littoral quelconque ; ces dimensions minimes ont en outre, une fois à la mer, l'avantage de lui permettre les manœuvres les plus faciles ; il pivote sur place, se glisse dans les passages les plus étroits, pénètre dans les chenaux avec aisance et peut par conséquent travailler utilement en eaux peu profondes, aux atterrages immédiats des ports ennemis.

Les Italiens, de leur côté, viennent de capturer un nouvel exemplaire de ce type, l'U-12 : ce navire était arrivé d'Allemagne par chemin de fer et, mis à l'eau immédiatement, circulait dans l'Adriatique depuis le 28 juin 1915. Dès sa capture il a aussitôt pris place dans les cadres de la marine italienne.

Et tout de suite cette idée se présente : pourquoi ne pas adopter un type similaire au blocus étroit des ports allemands ? Ce n'est pas seulement en repérant, pourchassant, cernant, pêchant ou coulant les sous-marins allemands que l'on parviendra à purger la mer de ces pirates. Le meilleur moyen de les annihiler serait le moyen préventif : les empêcher de sortir. Le bombardement fréquent de Zeebrugge par avions est un moyen de fortune. Il faut bloquer Zeebrugge en profondeur comme on le bloque en surface. Les navires allemands de surface ne peuvent plus sortir autrement que par des coups de surprise ; il doit en être de même pour les sous-marins. Or un poseur de mines de surface ne peut réellement pas opérer sans périls aux portes d'un arsenal ennemi : que des poseurs de mines sous-marins organisent, surveillent et entretiennent des champs de mines serrés devant Hélioland, Wilhelmshafen, Zeebrugge, Pola, Cattaro, et les grands sous-marins de chasse lâchés par l'Allemagne ne pourront plus sortir de chez eux : nous connaissons les repaires des bêtes féroces ; bloquons-les dans leurs tanières, comme on bloque une famille de tigres dans sa caverne. C'est encore là, peut-être, le moyen le meilleur pour réduire à son strict minimum le péril sous-marin.

GEORGES G. TOUDOUZE.



Coupe longitudinale d'un sous-marin poseur de mines

1. Antenne de T. S. F. — 2. Périscope. — 3. Tourelle. — 4. Bouée téléphonique lumineuse. — 5. Chambre de la machine. — 6. Combustible. — 7. Logement de l'équipage. — 8. Accumulateurs. — 9. Compartiment de manœuvre surmonté du kiosque de commandement. — 10. Pompe. — 11. Water-ballasts. — 12. Accumulateurs de rechange. — 13. Chambre des mines sous-marines. — 14. Ancre.



## SUR LES BORDS DE L'YSER



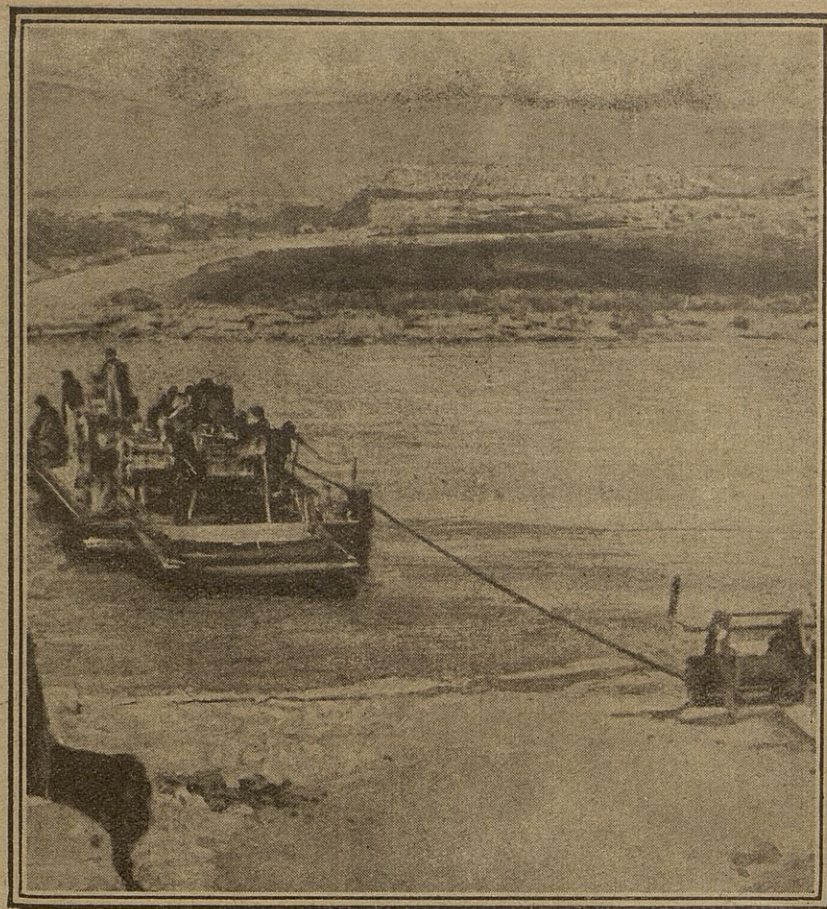
*Dans la région de l'Yser, on ne creuse pas de tranchées car le sol y laisse passer des infiltrations qui les rempliraient. L'armée belge les remplace par des abris en sacs de terre. L'étrange village que l'on voit ici s'élève sur le bord même de l'Yser. Notre photographie est prise au moment où un obus de 120, tombant dans la rivière, derrière les abris, fait jaillir une haute colonne d'eau.*



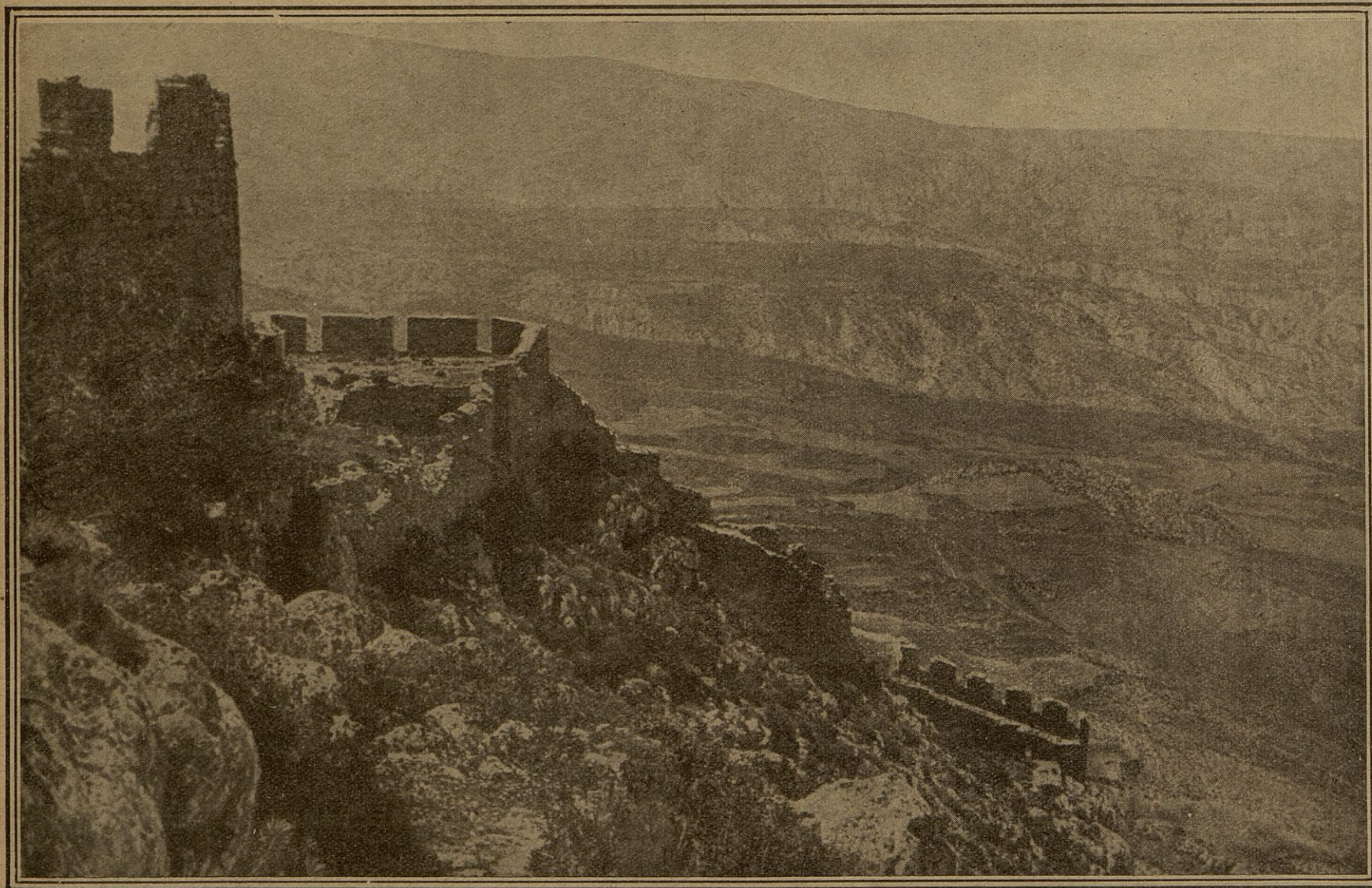
## LES TROUPES GRECQUES DANS LE PÉLOPONÈSE



*Auprès de cette petite chapelle, qui s'élève sur la route du Péloponèse en bordure du golfe de Corinthe, ont défilé les troupes grecques évacuées de l'Attique.*



*La route qui relie l'Attique au Péloponèse traverse le canal de Corinthe ; on se sert plus souvent du bac pour les transports que de la ligne du chemin de fer.*



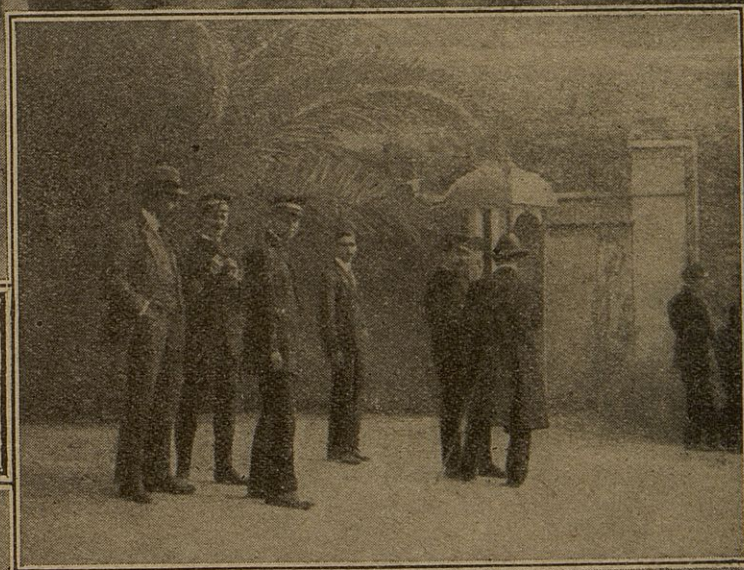
*Du haut de l'Acropole de Corinthe, dont on voit les imposantes ruines à gauche de la photographie, on embrasse une grande partie des campagnes du Péloponèse. Cette région est montueuse et aride tandis que vers la ville de Corinthe s'étalent les vignes qui donnent les raisins renommés. C'est dans cette contrée que les alliés ont imposé au roi Constantin l'évacuation des troupes grecques qui se trouvaient dans l'Attique et qui étaient une menace pour notre armée de Salonique.*



## LES ÉVÉNEMENTS D'ATHÈNES



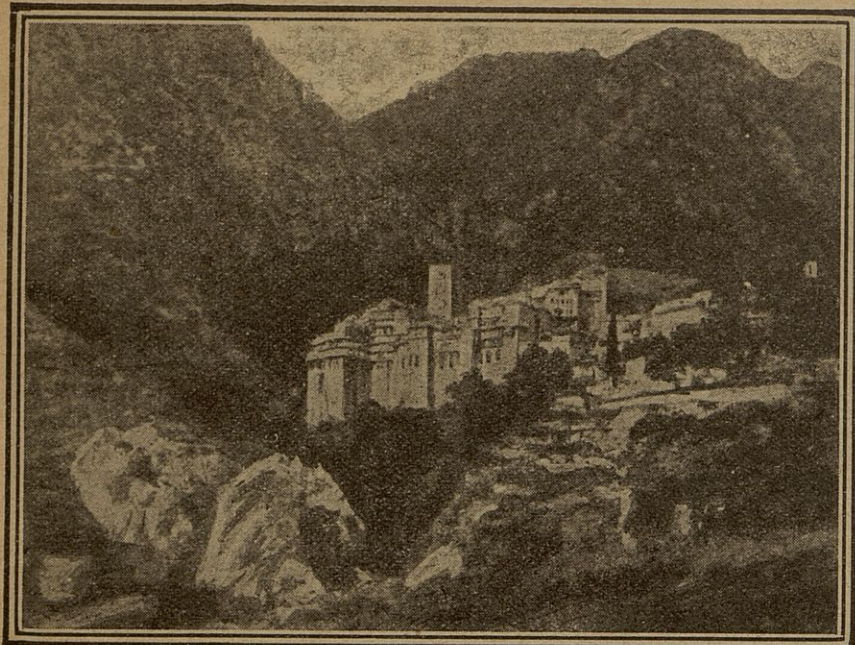
Dans les médaillons : la mission navale de l'Entente en visite à l'Ecole française d'Athènes, sur laquelle au cours des récents événements ont tiré les réservistes grecs.



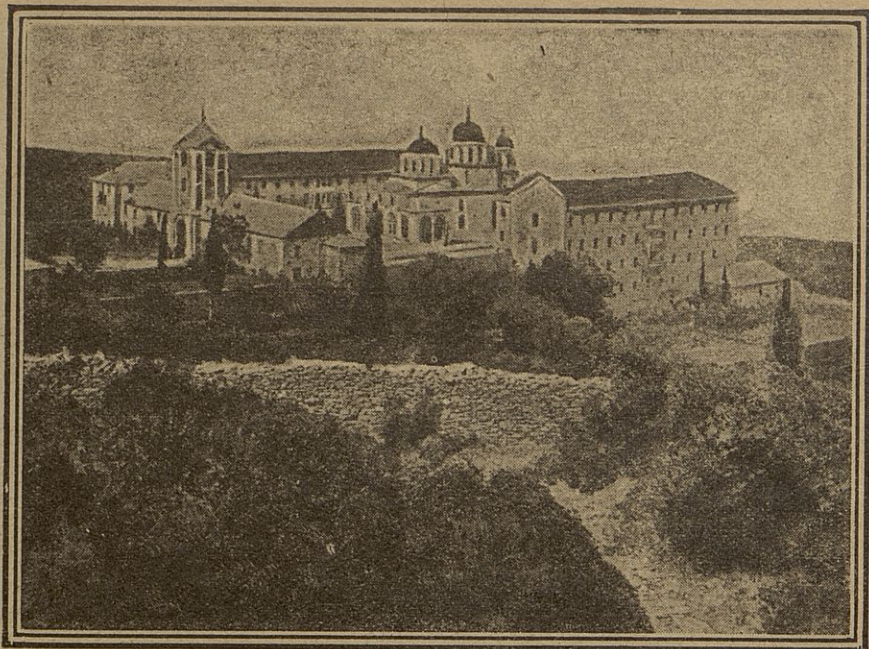
Les récents événements d'Athènes viennent de recevoir les sanctions que l'Entente a exigées. La photographie du haut de la page a été prise pendant une halte, sur la route du Pirée à Athènes, du détachement de nos vaillants soldats qui se rendaient dans la capitale où ils furent traîtreusement assaillis le 1<sup>er</sup> décembre. En bas : le départ du Pirée, à bord du « Larys », le 10 décembre, du personnel qui avait été chargé par les alliés de contrôler les services postaux et télégraphiques de la Grèce.



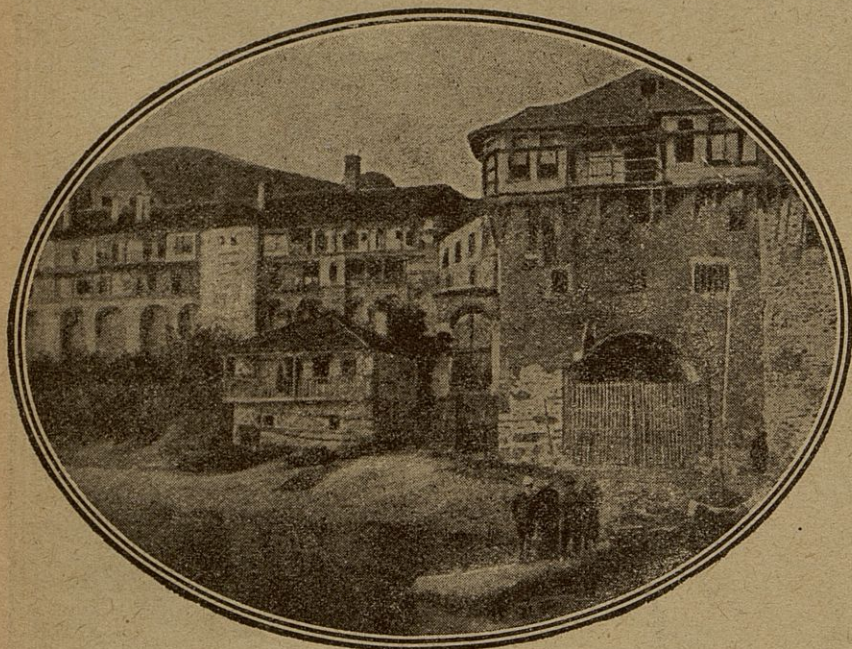
## LES COUVENTS DU MONT ATHOS



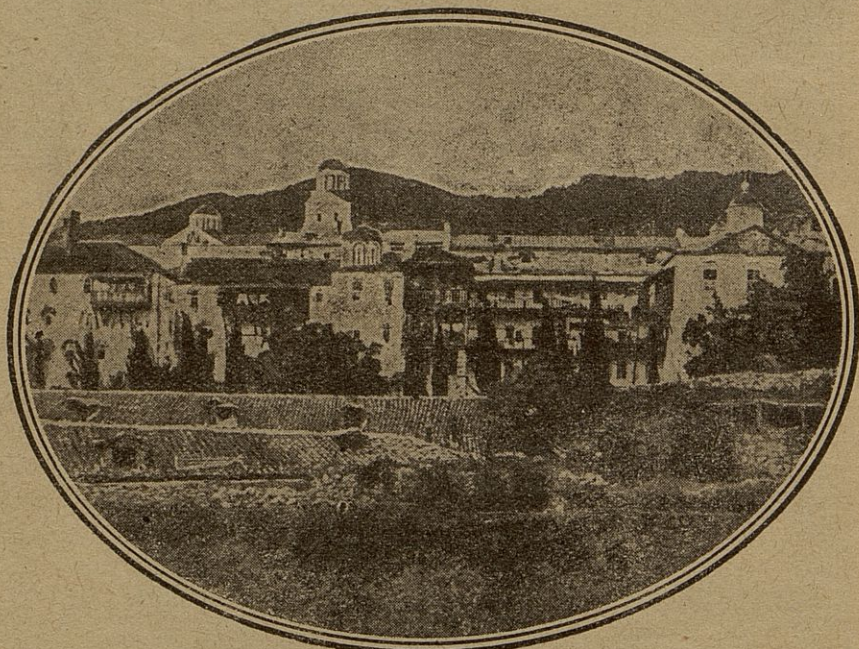
LE MONASTERE DE SAINT-PAUL



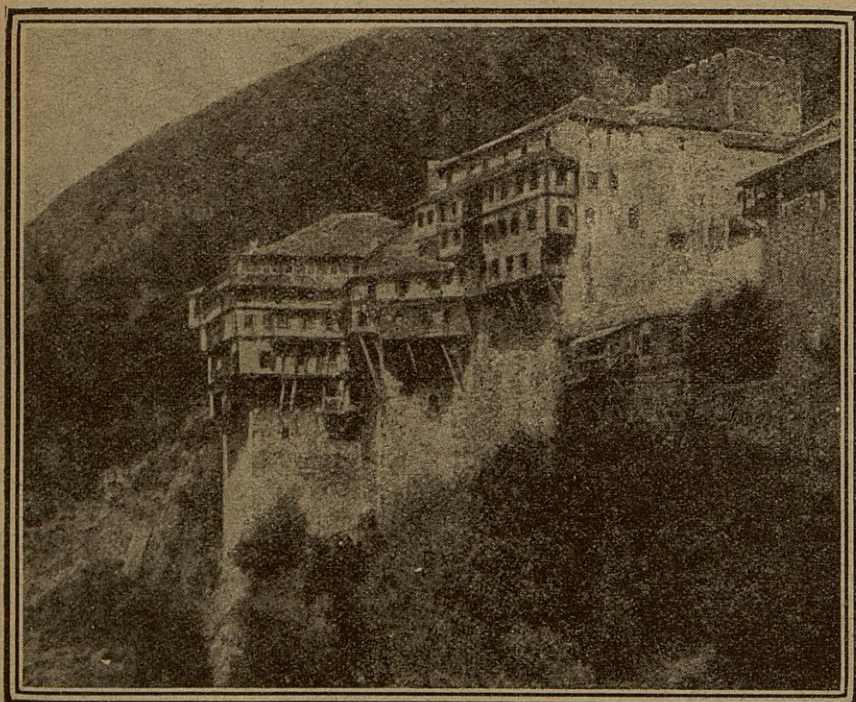
LES BATIMENTS DU MONASTERE ROUMAIN



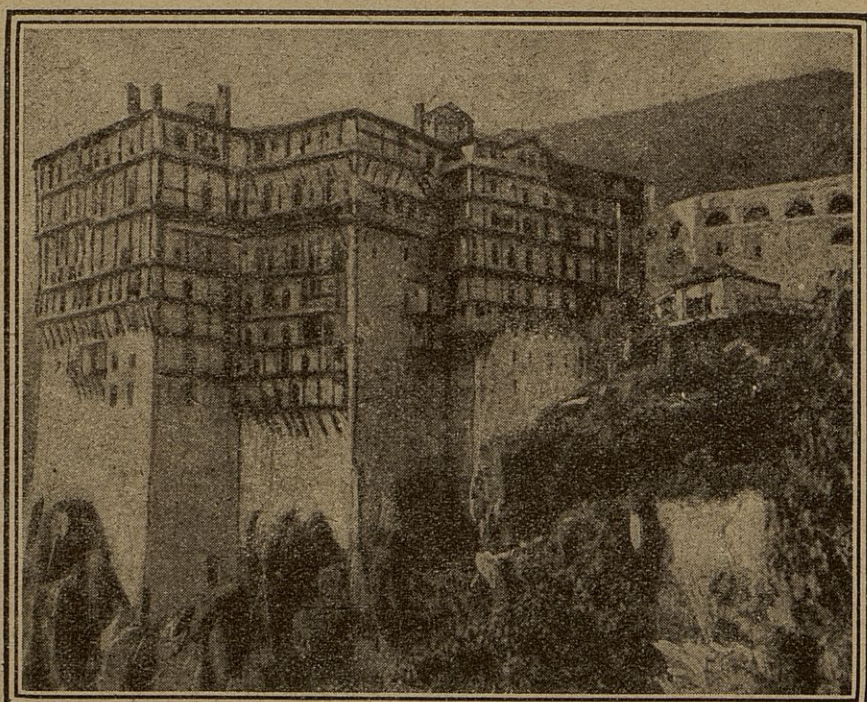
LE COUVENT DE XENOPHON



LE GRAND MONASTERE RUSSE



LE MONASTERE DE SIMOPETRA



SIMOPETRA VU DE LA MER

Un détachement franco-russe a été débarqué le 16 janvier dans la presqu'île du mont Athos, près de Saionique, et a occupé les couvents qui s'y trouvent tant pour les protéger que pour les surveiller. Ces couvents, au nombre de vingt, sont grecs pour la plupart ; les autres sont russes, roumains, serbes ou bulgares. Cinq à six mille moines les habitent ; ils forment une sorte de république ecclésiastique. Aucune femme, et même aucun animal du sexe féminin n'est admis sur le territoire de la « Montagne-Sainte ». Beaucoup de ces monastères sont fortifiés ; des bibliothèques renommées y attirent les savants.



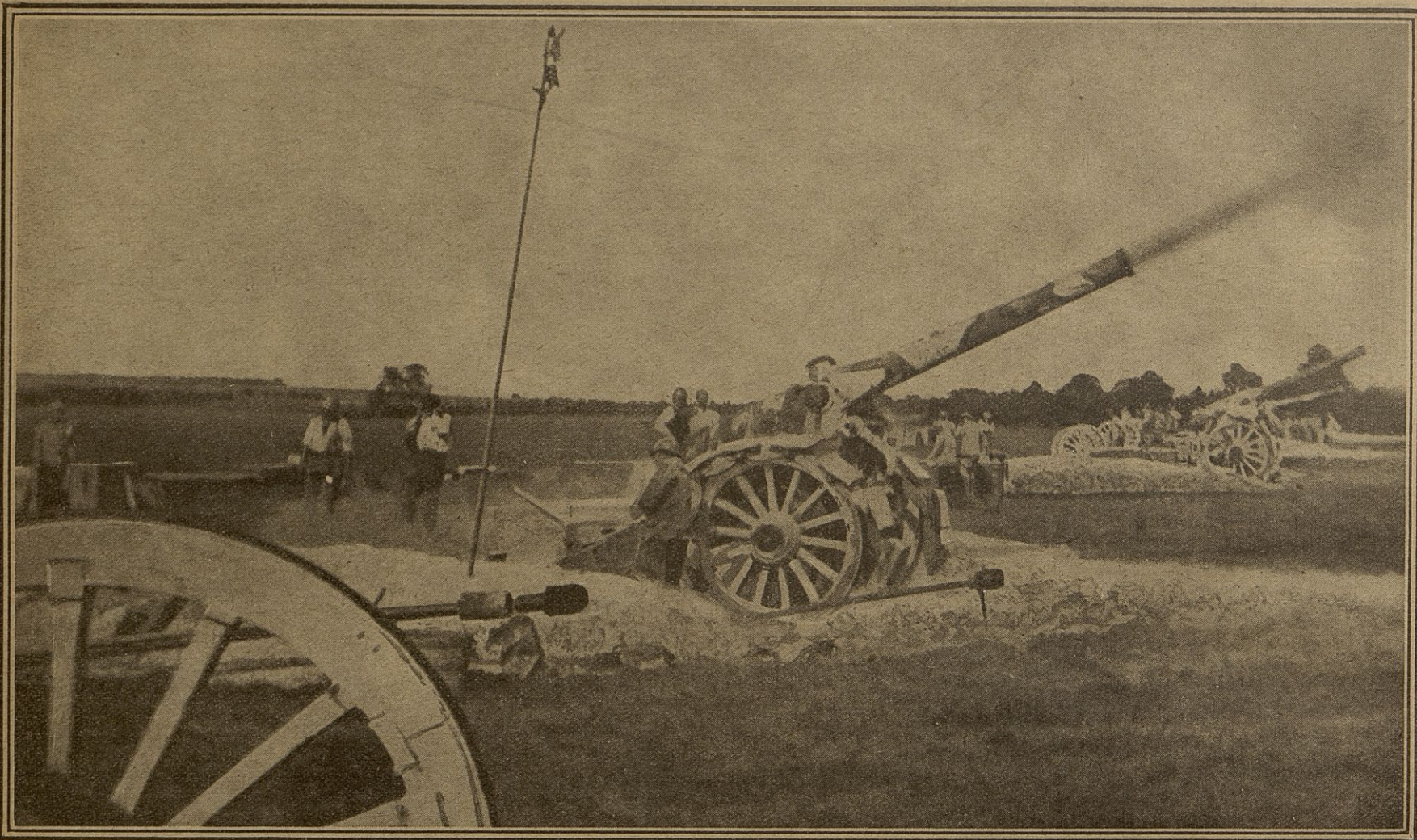
## LE KRONPRINZ ET HINDENBURG



*Cette photographie, qui a été trouvée sur un officier allemand fait prisonnier lors de notre brillante offensive de Verdun, représente le kronprinz s'entretenant avec le maréchal von Hindenburg sur le quai d'une gare. Le maréchal, qui est maintenant le généralissime des armées allemandes, ne semble pas disposé à complimenter l'héritier impérial sur la façon dont il a conduit les opérations devant Verdun. De son côté le kronprinz n'a point ici l'air suffisant qui lui est habituel.*



## NOTRE ARTILLERIE LOURDE EN ACTION



*Ces gros canons ont été camouflés, c'est-à-dire qu'on les a peints de telle façon que, vus du haut d'un aéroplane, ils se confondent avec les objets qui les entourent et avec le sol. La déflagration de la pièce qui tire produit un bruit si formidable qu'un des servants se bouche les oreilles ; ses camarades cependant continuent à préparer le tir des autres pièces de la batterie.*



*On voit ici une batterie d'artillerie lourde en pleine action ; les pièces tirent à la fois, envoyant leurs projectiles au loin sur les positions allemandes ; une plate-forme a été disposée pour chaque canon ; devant les roues à palettes est construit un abri de rondins surmontés de terre qui dissimule la batterie aux yeux des observateurs ennemis ; la provision d'obus est à la portée des servants ; elle est renouvelée constamment, car la production intense de nos usines permet de ne pas ménager les projectiles.*





# A TIRE D'AILLE

PAR FÉLIX HAULNOI

CHAPITRE II

## LE ROMAN DE LA ROSE

Le capitaine Smith avait gardé l'habitude de traiter son fils en gamin fautif et toujours, même quand son cœur tressaillait d'orgueil paternel, il commençait par le gronder dès que celui-ci l'abordait.

Willy, de son côté, avec un entêtement dont rien ne l'eût fait départir, Willy, d'habitude aussi réservé, aussi discret dans ses paroles que téméraire dans ses actes, Willy affectait, en présence de son père, de se montrer satisfait de sa personne, allant jusqu'à la fanfanterie lorsqu'il se trouvait par trop rabaissé au-dessous de sa valeur.

Mais, en ce moment, le jeune Anglais rose et blond, le sang à fleur de peau, une angoisse dans ses yeux pervenue, accourait comme pour se jeter dans les bras de son père.

Il y avait dans l'ensemble de sa physiologie, dans son attitude en mouvement, un élan spontané de confiance touchante et comme un attendrissement, car, malgré la musculature qui le virilisait, si William avait encore le charme ingénu de l'adolescence, il en avait aussi les faiblesses et son cœur était gros de confidences pressées, touffues, débordantes.

Sans pitié, son père le cingla d'une remarque sèche, lancée en coup de fouet :

— Votre colère stupide de cette nuit a révolté, j'en suis certain, notre grand état-major. Quelle est la cause de cette colère ?... répondez... j'attends !

Willy trébucha, puis un réflexe l'immobilisa, ses traits hébétés passant en trois secondes du blanc de lis au rouge ponceau.

— Allons, la cause !... ponctua le capitaine.

Pris au dépourvu comme toujours, le jeune homme ferma les yeux. Il ne chercha pas. Son caractère rageur lui suggéra la réponse commode :

— La cause de cette colère, je ne vous la dirai pas.

Sa défaillance se trouva passée du coup.

Il lança alors en coq-à-l'âne, mais sur un ton qui défiait les rigueurs paternelles :

— J'ai démolé cinq Boches cette nuit.

Son bras s'était levé comme pour un serment et il écarta bien les cinq doigts de sa main ouverte pour rendre plus manifeste l'éloquence du chiffre.

De peur que son père ne revînt à la question embarrassante, il poursuivit aussitôt, tout d'une haleine :

— Depuis hier matin que je fais l'oiseau, je suis passé par toutes les émotions qu'on puisse éprouver.

« Parti à l'aube, je n'ai rien fait de la journée, les Boches refusant le combat dans nos lignes. Au crépuscule, bien reposé, bien ravitaillé, je suis allé les chercher chez eux. Mal m'en a pris. Attiré dans un guépier, je suis obligé d'atterrir en vitesse.

« Je me crois perdu. Les Boches qui planent encore au-dessus de moi vont descendre pour m'achever dans mon avion incendié.

« Non !... La fortune renverse les rôles.

« Un aviateur français, que je ne reconnais pas tout d'abord ni à sa silhouette, ni à sa voix, se porte à mon secours. « Vite, me dit-il, sautez sur mon biplace. Votre nom ? » Je le renseigne. Il paraît ravi. « Dans une heure, me dit-il, je vous ferai prendre votre revanche. » Il a tenu parole, vous voyez.

Le capitaine interrompit son fils :

— Tu sais le nom de ton sauveur ?

— Oui, répondit Willy en rougissant. C'est le lieutenant d'Athis.

— Ah ! fit avec une satisfaction marquée l'officier anglais, c'est Jean d'Athis, le frère de vos petites amies de Jersey !... nous parlions de ses sœurs tout à l'heure, Strong et moi. Mais pourquoi rougis-tu ?

— Je ne rougis pas !... riposta avec humeur le jeune homme tandis que son « fard » se corsait à faire redouter pour lui une congestion.

Le père sourit puis s'étonna :

— Pourquoi M. d'Athis reste-t-il à l'écart comme

un étranger ?... Pourquoi ne s'est-il pas présenté en même temps que toi ?

— C'est bien simple, expliqua William, il reste à bord pour garder notre prisonnier.

— Oh ! ça, c'est trop fort !... fulmina le capitaine en s'élançant ; tu ramènes un prisonnier et tu bavardes... tu me retiens...

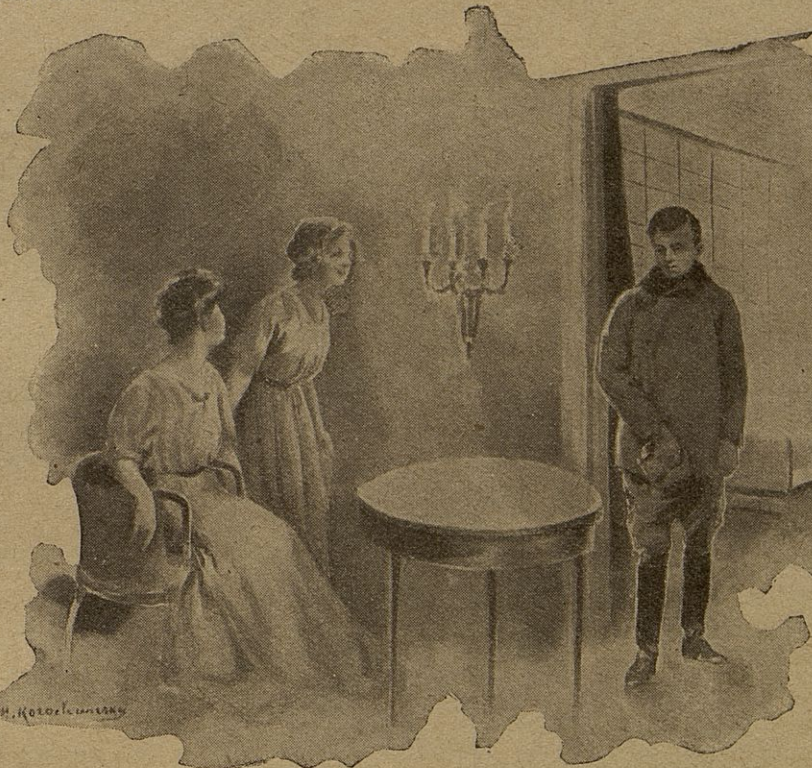
— Je vais vous retarder encore une minute, s'hardit le jeune homme ; c'est au sujet du prisonnier. Il a tout du simulateur. Des cinq aviateurs que nous venons de descendre, c'est, de beaucoup, le plus habile, le plus prudent. Refusant le combat parce qu'il avait le dessous, il a manœuvré comme une chauve-souris pour éviter d'être tué. A terre, il a pris un air stupide. Il s'est mis à bêtifier comme un Poméranien, refusant obstinément de faire connaître son nom. Il paraît tenir à l'incognito autant qu'à la vie !... Un aviateur de sa force doit avoir une réputation, cependant, un nom connu !...

— C'est bon !... c'est bon !... s'impacienta le capitaine. Tout ce que tu viens de me dire est inutile. Je m'en serais rendu compte par moi-même. Pour l'instant, reste là avec Strong ; je vais renouer connaissance avec le lieutenant d'Athis et le féliciter de sa maîtrise. Dans cinq minutes, quand je m'occuperai du prisonnier, je te ferai signe. Tu verras comment il faut s'y prendre pour délier la langue d'un Boche et lui tirer les vers du nez.

Le capitaine n'avait pas fait dix pas que Strong demanda avec empressement à William :

— Que t'est-il donc arrivé cette nuit ?...

— A toi, je dirai tout, se hâta Willy ; tu comprendras si tu peux, mais, d'abord, tu admettras qu'un honnête Anglais comme moi a pu se bien conduire à minuit, lutter avec rage vers une heure du matin,



puis, soudain, vers deux heures, devenir stupide pendant quinze minutes, oui, stupide, sans jugement, sans mémoire et sans cervelle, pour reprendre ensuite jusqu'au matin son rôle héroïque.

— Je t'accorde tout, mais glisse sur tes hauts faits, insiste au contraire sur le quart d'heure d'absence pendant lequel tu prétends avoir perdu le nord.

— Voici, telle qu'elle m'est arrivée, mon étrange aventure. Au moment où le lieutenant d'Athis se porta à mon secours, je ne le reconnus pas. Je lui dis mon nom. Le temps pressait. Il ne me dit pas le sien. Ayant brûlé sa dernière balle, obligation d'aller se ravitailler au plus près. C'est un jeu pour lui d'échapper à des Boches. Un vol rapide et court, tout droit dans une nuit de cave, puis un atterrissage brusque. « Montez, me dit-il, je vous suis » ; et il annonce à haute voix : « William Smith ». Des fenêtres s'éclairèrent. Je suis sur une pelouse, devant une villa en pleine campagne. Une porte s'ouvre. Une vieille bonne me fait entrer aussitôt dans un salon où deux merveilleuses jeunes filles trépignent de joie à ma vue. Elles battent des mains et crient : « Willy !... Willy !... vite des nouvelles de Georges Strong !... Est-il comme vous dans les oiseaux ? Nous deux, nous volons aussi. C'est passionnant et délicieux... »

« A la surprise effarée que je témoigne, leurs rires redoublent.

« J'ai beau chercher. Une sorte de trou s'est fait dans ma mémoire. Ces deux jeunes personnes me charment, me troublent mais... je ne les reconnais pas.

« L'une est brune et plus réservée, l'autre est blonde et folle. Elles me jettent des poignées de souvenirs précis et charmants. Chez moi, aucun écho. Je me sens glisser vers un gouffre d'incohérence.

« La blonde devient de plus en plus familière.

« Jusque là je me suis montré réservé. Maintenant une gêne m'engourdit. J'enrage. J'ai peur de sombrer dans le ridicule. Est-ce cruauté ?... Non, gaminerie tout au plus ; les deux jeunes femmes me laissent nager et leur rire, à la fois, m'ensorcelle et me torture.

« Alors la gaffe a lieu, déplacée, niaise, idiote.

« Blessé dans mon amour-propre de garçon malmené, je me dis qu'une douce vengeance peut s'exercer contre deux inconnues trop jolies pour se payer impunément ma tête à deux heures du matin. J'ai jeté mon dévolu sur la blonde. La pénitence sera pour elle. Ne vient-elle pas de me prendre la main sans façon et de me dire : « Comptez jusqu'à trois en anglais pendant que je compterai en français. A trois vos yeux s'ouvriront... »

« Or mes yeux ne se sont pas ouverts.

Georges Strong s'indigna :

— Comment, Willy, tu ne t'es pas rappelé qu'à Jersey nous comptions ainsi avec les petites Françaises avant de courir les cent yards ?

— Non, je ne me le suis pas rappelé.

— J'attends toujours ta gaffe.

— Oh ! j'ai honte, Georges. Enfin, voici ma gaffe.

« Tu connais le coup de la rose que nous avons lu ensemble dans un roman français ? Un bouquet de ces fleurs se trouve à ma portée. J'en prends une. « Sentez cette rose avec moi, dis-je à la jolie blonde, et comptez jusqu'à trois en même temps que moi. Pour que le charme opère, il faut que ce soit vous qui comptiez en anglais et moi en français. A trois une jolie surprise vous est réservée. »

« La jeune fille se penche avec une candeur confiante qui me surprend au point de me faire hésiter.

« Bast ! ma foi, tant pis !... A trois, je tire vivement la rose et mon baiser vengeur se pose et chante.

« Ah ! Mon pauvre Strong, quel désastre !... La blonde, surprise, s'écarte comme si quelque serpent l'eût piquée et Jean d'Athis, qui, de la porte, nous regarde, me gourmande avec une pointe de tristesse : « Oh ! Willy !... Willy !... C'est ainsi que vous vous conduisez avec vos bonnes petites amies de Jersey ?... »

« Je me sens défaillir. Ma mémoire revenue s'illumine. Je reconnais, trop tard, Lucile et Madeleine d'Athis, les délicieuses gamines qui ensoleillaient notre enfance sur les plages anglaises.

« Je patauge dans mon fiasco. Je bégaye : « J'ai fait erreur !... Je vous voyais petites... toutes petites... jambes nues !... »

« Jean d'Athis, en pince-sans-rire, joue sur ce dernier mot.

« — Pesez vos paroles !... » me dit-il.

« Les rires reprennent.

« Je deviens pourpre. Tout tourne. Je balbutie : « Je regrette. Je regrette vivement !... Tous mes regrets !... mes plus vifs regrets. »

« Et c'est le tour de Madeleine.

« — Trop tard, monsieur William, fait-elle, trop tard. Du reste, remarquez-le vous-même, ce « je regrette » n'est guère aimable pour Lucile. »

« Les rires redoublent.

« Je suis devenu tout blanc. Mon cœur ne bat plus. Jean d'Athis me frappe sur l'épaule. « Vous êtes juste à point pour tuer des Boches », me dit-il, et il m'entraîne.

« Voilà l'origine de ma colère.

— Oh !... stupide... stupide fellow !... grogna Strong en faisant une horrible grimace. Tu veux ma mort, c'est certain !... Tu sais pourtant que je ne peux pas rire et c'est pour moi un supplice d'en avoir envie... et de garder ça... pour soi tout seul, sans que ça sorte... sans que ça éclate !... Cinq Boches comme rancœur d'une gaffe pareille, ce n'est pas assez !...

— Tu crois ?

— J'en suis certain.

— Que devenir ?... Que faire ?

— Réparer !... Il faut réparer !... Mais une gaffe ne se répare pas aussi aisément qu'une panne de moteur. Dame !... un baiser volé dans de pareilles conditions, c'est délicat !... très délicat !... Et d'abord, quel souvenir as-tu gardé de ce baiser ?

— Oh ! s'emballa Willy, un souvenir délicieux, exquis ; j'en ai toujours la saveur au bout des lèvres.

— C'est si grave que cela ? Alors, je ne vois plus qu'une seule façon de l'effacer.

— Comment ?

— Par un autre offert dans d'autres conditions. C'est à réfléchir, à peser. Vois-tu, Willy, ce qu'il y a d'inconvenant dans un baiser, ce n'est pas le baiser lui-même. Le baiser est un gage de tendresse trop intime pour être profané et ne se hasarde qu'à bon escient. Ne t'emballe pas surtout.

— Trop tard !... Je l'aime !...

— Voilà l'aveu ! Ton inclination d'enfant avait donc laissé dans ton cœur des racines ?

— Oh ! oui, de profondes, de puissantes racines !

— Attention ! ton père nous fait signe d'approcher...

(A suivre.)

Reproduction et traduction interdites, Copyright by Félix Haulnoi, janvier 1917.



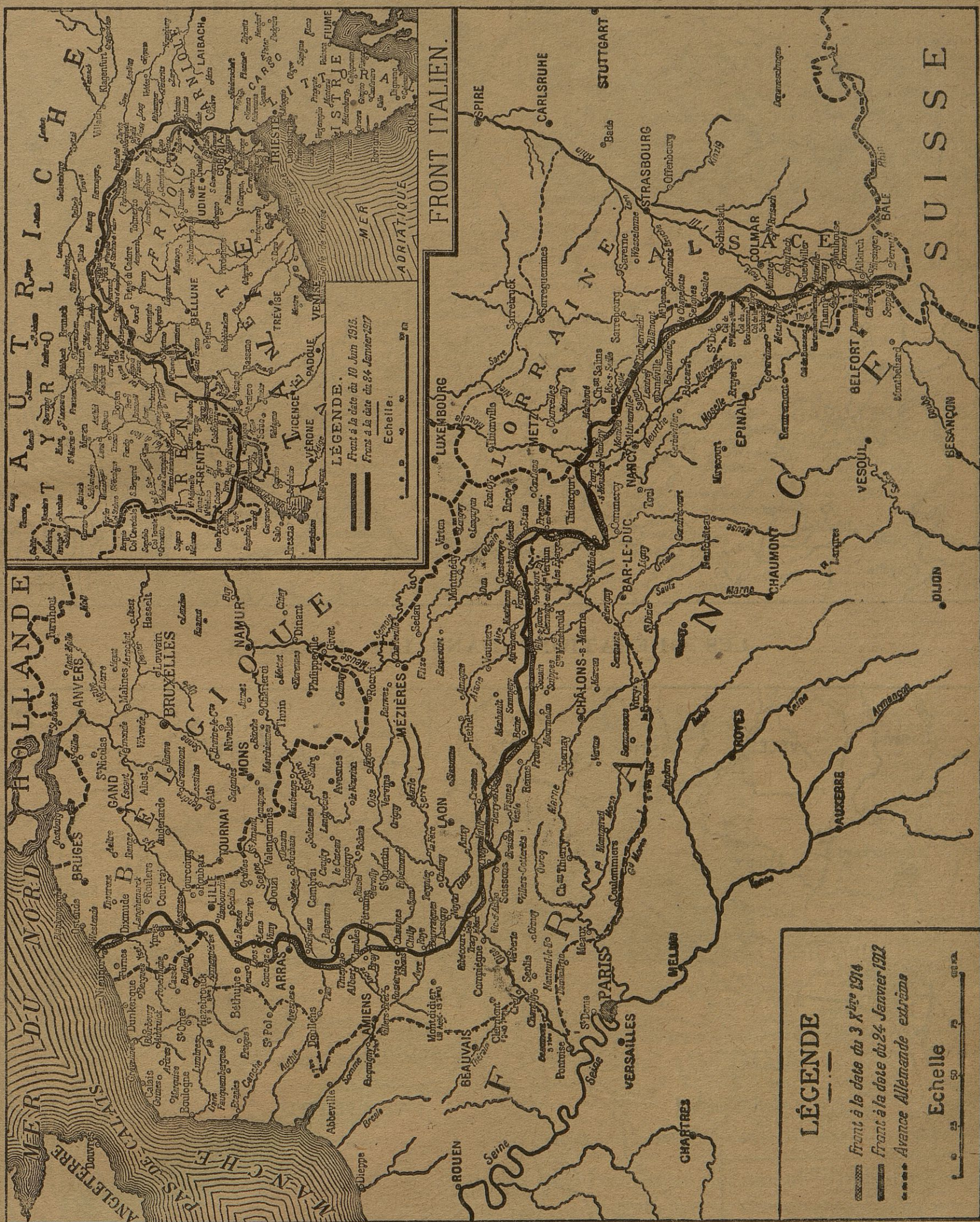
## SUR LES FRONTIÈRES DE LA SUISSE



Ces photographies ont été prises à l'occasion de la mobilisation récente d'une partie de l'armée suisse. En haut, un blockhaus suisse à proximité de la frontière d'Alsace ; auprès, un chariot de l'intendance. Dans les médaillons, de gauche à droite : une patrouille réclamant le laissez-passer d'un paysan en train de labourer dans la zone interdite. Un de nos poilus, par-dessus la frontière, allume un cigare à celui d'un soldat suisse. Une sentinelle à la frontière. En bas : halte de soldats dans un pâturage.



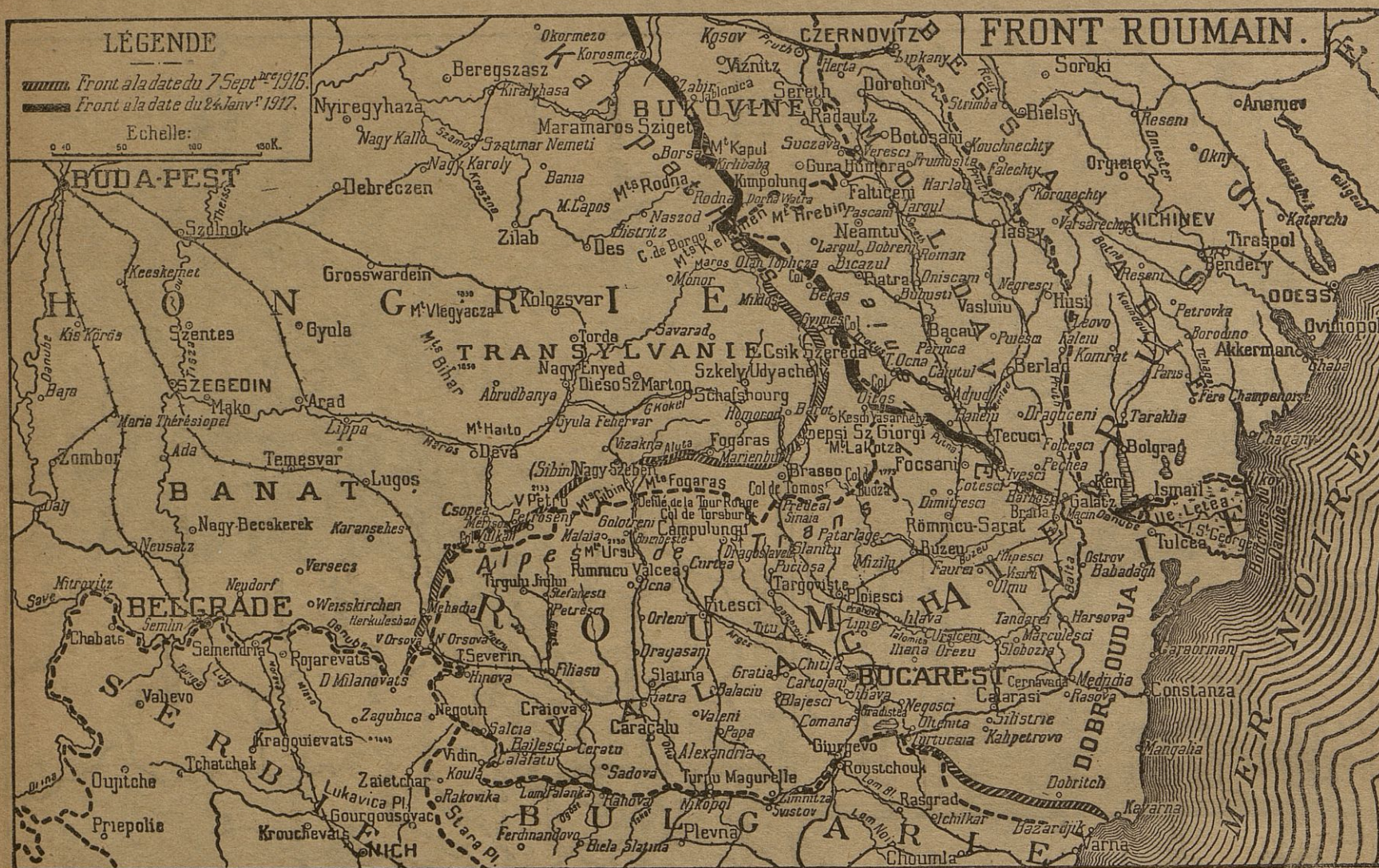
## LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



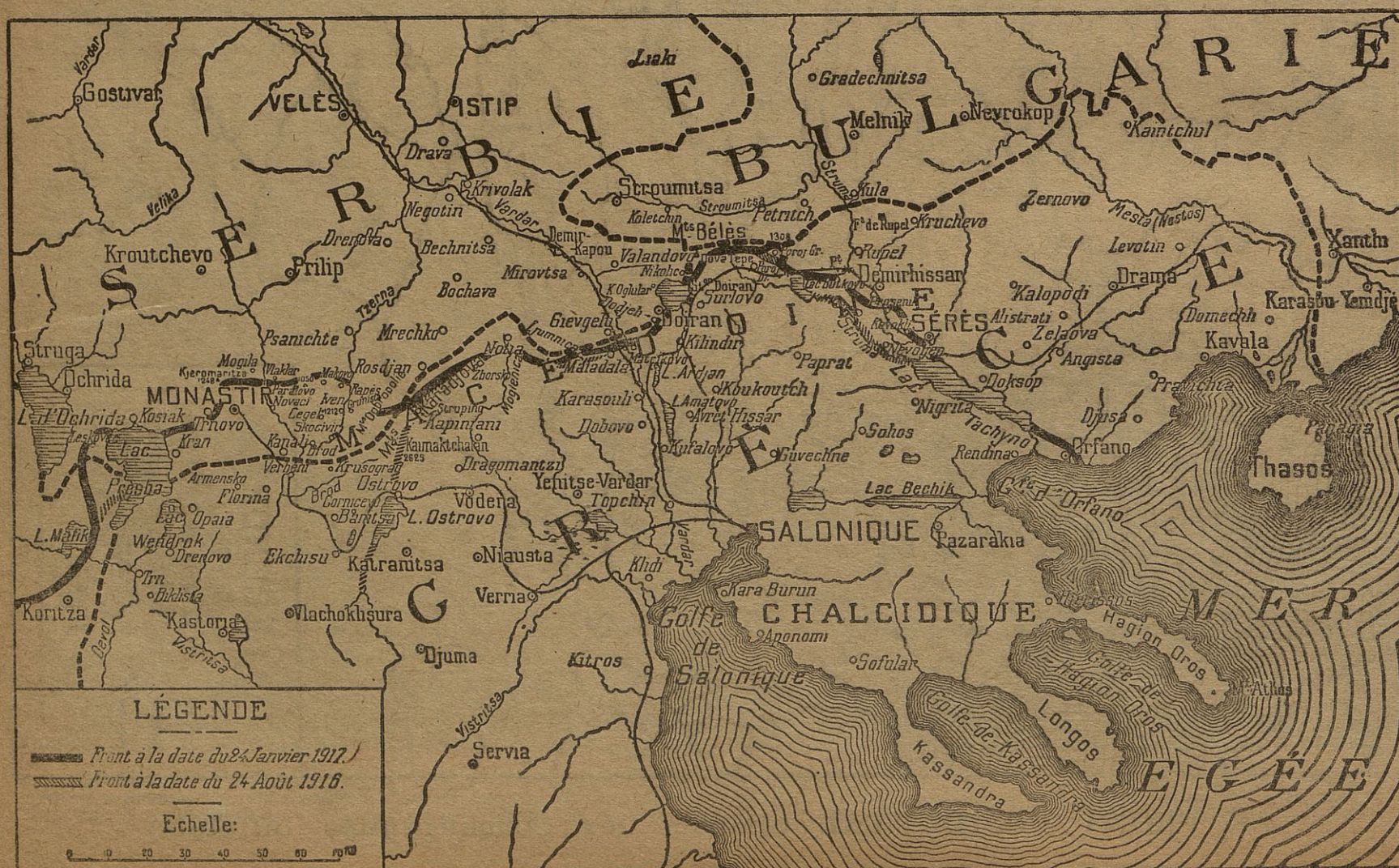
LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)



## LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



## LES OPÉRATIONS DANS LES BALKANS





## LA CATASTROPHE DE MASSY-PALAISEAU



Le 17 janvier, des soldats anglais allant en permission furent victimes d'un terrible accident de chemin de fer à Massy-Palaiseau ; dix d'entre eux y perdirent la vie. On leur fit à Versailles des obsèques solennelles que représentent nos photographies.

## SUR LE FRONT ORIENTAL

**FRONTS RUSSE ET ROUMAIN.** — Sur le front russe, on constate la continuation dans tous les secteurs d'une activité qui se révèle en une quantité de petites affaires entre détachements peu nombreux. Tantôt l'un, tantôt l'autre des adversaires en présence prend l'initiative de quelque petite démonstration. Cela aboutit à la perte ou au gain d'un bout de tranchée de quelques prisonniers. Pour les Russes, le résultat le plus clair de ces opérations est qu'elles tiennent l'ennemi en haleine et, en lui faisant craindre qu'elles ne soient le prélude d'attaques sérieuses, l'empêchent de se démunir d'effectifs au profit de Mackensen. L'artillerie est de part et d'autre toujours active. C'est dans la région de Mitau que la lutte a été la plus sérieuse. Le 24, après une violente préparation d'artillerie, les Allemands ont attaqué avec de grandes forces au nord de cette ville. Après des efforts répétés et coûteux, ils ont repoussé nos alliés de deux verstes environ. Les combats, dans cette région, continuaient avec acharnement. L'année 1916 n'a pas été bonne pour les impériaux sur le front russe. Ils ont perdu partout du terrain et laissé aux mains de nos alliés une quantité énorme de prisonniers et de matériel. Le journal officiel *l'Invalide russe* vient d'en donner une énumération dont les chiffres ne manquent pas d'éloquence.

Ont été pris à l'ennemi :

Officiers, 8.770 ; militaires non gradés, 429.000 ; canons, 525 ; mitrailleuses, 1.660 ; lance-bombes, 421. Les plus grands succès ont été obtenus aux mois de mai, de juin et de juillet, lorsque le général Broussiloff a déclenché sa grande offensive sur un front de plus de 400 kilomètres. Au cours de ces trois mois d'opérations sur le front sud-ouest russe, nos alliés ont fait le butin suivant : officiers ennemis, 8.030 ; soldats, 360.000 ; canons, 462 ; mitrailleuses, 1.396 ; lance-bombes, 367. De gros succès ont été également obtenus aux mois d'août et de septembre, mais, par contre, janvier et février de 1916 n'ont pas donné de trophées aux Russes. Sur les autres mois de l'année revient la partie restante du butin de guerre.

On remarquera qu'il n'est pas question ici des pertes de l'ennemi en tués et grands blessés recueillis par lui-même, et dont le nombre doit être très élevé.

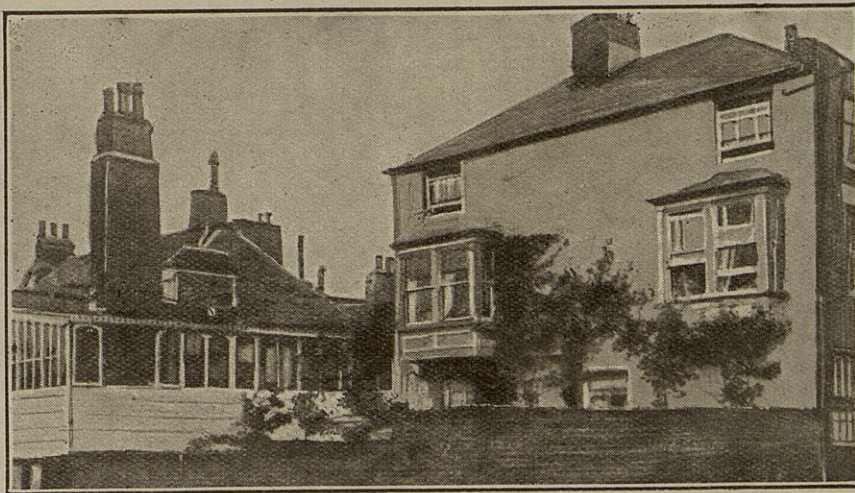
La situation en Roumanie ne s'est pas sensiblement modifiée, mais il est vraisemblable que d'importants événements s'y préparent. La résistance des Russes a arrêté net la progression ennemie, dont la rapidité jusqu'à présent s'explique par l'insuffisance des moyens matériels dont disposaient nos alliés. Les Russo-Roumains avaient repris Voden, entre Braila et Galatz ; ils ont de nouveau perdu cette localité dont la possession n'est très importante ni pour eux, ni pour les impériaux. Un bataillon bulgare, profitant du brouillard, s'est aventuré le 24 à franchir le bras Georgiew du Danube, en face de Tulcea. Le soir même, par une attaque inopinée, les Russes ont détruit en grande

partie cette troupe, lui enlevant 5 officiers, 332 soldats et 4 mitrailleuses. Le 24, on annonce que Galatz est soumis à un bombardement ininterrompu ; la ville est en flammes, mais les forts tiennent toujours et ripostent énergiquement à l'ennemi. Cette ville est, par son commerce, une des plus importantes de la Roumanie ; elle ne comptait pas moins de 64.000 à 65.000 habitants. Sur le reste du front roumain, il n'y a pas de faits saillants à signaler. Des chutes de neige abondantes y rendent les opérations difficiles ; les Russo-Roumains se réorganisent ; une nouvelle armée roumaine se constitue, avec le concours d'instructeurs français, en Moldavie, où ont pu se réfugier environ 200.000 hommes des jeunes classes ; l'armée dans son ensemble se « reprend » et retrouve la belle confiance en soi du début. Par contre, les impériaux sont visiblement fatigués de leur long effort. Il y a là une vingtaine de divisions auxquelles le pays ne fournit que de maigres ressources, et dont le ravitaillement est de plus en plus difficile, à mesure qu'elles s'éloignent de toutes bases. De plus, pour la plus grosse partie, prélevées sur les autres fronts, ces troupes devaient être déjà exténuées lorsqu'elles furent jetées en Roumanie. Leur fatigue, leur usure certaines sont des facteurs qui favoriseront grandement la réaction de nos alliés quand elle se produira.

**FRONT DE MACÉDOINE.** — Peu de nouvelles de ce front. On sait cependant que l'artillerie n'y chôme pas ; mais les actions d'infanterie sont sans importance. On signale, le 20 janvier, un raid des Russes, couronné de succès, dans la région de Sparavina : ils ont fait là des prisonniers. Enfin, des rencontres de patrouilles dans différents secteurs. On appréhendait l'envoi par Mackensen de renforts aux Bulgares que nous avons fait reculer au delà de Monastir ; ces renforts ne paraissent pas être arrivés ; nos armées en tout cas sont en mesure de les recevoir. Mais les affaires, en Roumanie, ne permettront peut-être pas au général allemand de se démunir comme on le supposait.

Les événements de Grèce ont pris une tournure plus favorable : outre que le transfert des troupes et armements grecs dans le Péloponèse se poursuit de manière à être achevé dans les premiers jours de février, le gouvernement a adressé le 25 aux représentants de l'Entente la lettre officielle suivante : « ...Le » gouvernement royal présente des excuses formelles à Leurs Excellences les » ministres de France, en raison des » regrettables événements du 1<sup>er</sup> décembre 1916. » La cérémonie solennelle du salut aux drapeaux alliés sera célébrée le 27 devant le Zappéion. Ce sera là sans doute la fin d'une situation qui n'a que trop duré.

**FRONTS D'ASIE.** — Les communiqués relatifs au Caucase sont peu intéressants, mais leur existence prouve que sur ce front on ne reste pas inactif. En effet, les Russes ne cessent de harceler les Turcs et, si la situation générale n'en est pas modifiée, du moins cette guerre de chicanes a-t-elle pour résultat de fatiguer beaucoup l'ennemi et de l'immobiliser dans la région. De Londres, on annonce que les Anglais ont complètement nettoyé de Turcs la rive droite du Tigre.



La maison à Deal (comté de Kent) où le général Nivelle, dont la mère était Anglaise, venait, enfant, passer ses vacances.

## NOTRE PRIME

## AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffit d'envoyer au "PAYS DE FRANCE", avec la photographie à reproduire, le bon-prime inséré dans ce numéro, à la 6<sup>e</sup> page des annonces, en y joignant, en mandat-poste, le montant de la commande suivant tarif réduit indiqué sur ce bon. Nous acceptons les photos défectueuses ou à transformer avec un léger supplément de prix, suivant les difficultés du travail à exécuter.

**LE PAYS  
DE  
FRANCE**

offre chaque semaine une prime de **250 francs** au document le plus intéressant

La prime de 250 francs attribuée au n° 119 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru au haut de la page 9 de ce fascicule et intitulé : « Les contrastes de la guerre. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.



# La Guerre en Caricatures



LA VIE CHÈRE

— C'est notre fils... oh! nous le conservons précieusement...  
tout le monde dit que c'est un navet...



LA CRISE DU CHARBON

— Tu rigoles?  
— Oui... j'y écris : « C'est pas comme chez nous... ça chauffe...  
on n' manquera pas d'boulets!... »



LES GRANDES DAMES

— Qué qu' tu lis?  
— Une lettre de madame de Sévigné...  
— Ah!... c'est ta marraine?



LE RÉVEIL DU PERMISSIONNAIRE

— Attention, les copains...! v'là les Boches!